

L'écosystème nécessaire à la vie consacrée

Daniel Cadrin, o.p.

Conférence donnée à Montréal, lors de la « Journée de la vie consacrée », le 3 février 2002.

Publiée dans *Vie des communautés religieuses*, hors-série, avril 2002, p. 52-64.

Une marche en forêt

L'été dernier, j'ai fait une marche en forêt avec un groupe, dans la région de Joliette. Notre guide était une amie, spécialiste en biologie végétale. Elle voyait la forêt autrement que moi, i.e. voyait ! Ses observations m'ont ouvert les yeux et m'ont fait découvrir que cette forêt était non pas une carte postale, un lieu figé et stable où rien n'arrive, mais un milieu dynamique en changement constant, un ensemble d'écosystèmes favorisant la croissance de certaines espèces et la disparition d'autres. Dans ce milieu, des luttes et des transformations advenaient, des questions de vie et de mort, de déclin et de croissance, étaient en jeu, avec des conditions nécessaires pour permettre, « à une forme de vie de s'épanouir et de réagir de manière créative à d'autres formes de vie » [\[1\]](#).

Qu'est-ce que nous avons mieux vu dans cette forêt ? D'abord les fougères, très anciennes plantes qui dominaient autrefois la forêt et occupaient tout l'espace. De nouvelles plantes se sont installées, avec d'autres systèmes de reproduction, et ont commencé à prendre leur espace. Pour survivre, les fougères ont dû se reconstituer un milieu favorable, avec de l'ombre et de la protection, et renoncer à occuper tout l'espace. Elles continuent maintenant, toujours vivantes, mais prenant moins de place dans la diversité des plantes de la forêt. Puis, dans les tourbières aux eaux stagnantes mais très riches, nous avons découvert que certaines plantes y poussaient. Elles ne pourraient pas pousser ailleurs que là ; et il y a différentes sortes de tourbières. En nous rapprochant du bord de la rivière, où eau et lumière étaient présentes, éléments de vie essentiels, nous avons remarqué que les arbres se positionnaient pour recevoir la lumière. S'ils ne réussissent pas à recevoir cette lumière, ils vont mourir. Il y avait aussi un arbre mort, mais il était source de nourriture pour des insectes et d'autres plantes, avec sa matière organique. La décomposition s'accompagnait d'une recomposition pour nourrir d'autres formes de vie. Près de cet arbre, une belle mousse verte s'étalait. Pour que la mousse existe, plusieurs conditions précises sont nécessaires : elle a besoin d'une alliance d'algues et de champignons pour se poser sur la pierre, pas n'importe laquelle, et se nourrir aussi de la pierre. Ce travail demande plusieurs collaborations.

Ces exemples parlent d'eux-mêmes. Comme toute image, ils sont signifiants dans certains aspects et non tous, car nous ne sommes pas des arbres ou des fougères. Mais, comme eux, nous sommes en changement, nous avons besoin d'un milieu qui est nourrissant, nous avons besoin de lumière pour vivre et renaître, et nous sommes appelés à accepter des changements pour continuer d'exister ou pour recommencer à vivre vraiment. Comme le souligne le fr. Timothy Radcliffe : « Ce dont nous avons besoin, ce n'est pas de l'individualisme du désert urbain moderne, mais de quelque chose qui ressemble davantage à une forêt tropicale avec toutes sortes de niches écologiques pour des animaux étranges qui peuvent prospérer, se multiplier et louer Dieu dans des centaines de voies différentes. » [\[2\]](#)

J'aimerais présenter quelques conditions qui me semblent cruciales pour le présent et l'avenir de la vie consacrée, ici en 2002 et dans les années à venir. Je les présente sous formes d'aphorismes, de paradoxes, avec des enjeux de vie et de mort pour

l'écosystème qu'est une communauté religieuse. Ces dix règles ou chemins de vie impliquent des risques et des choix : il s'agit de croître ou de dépérir. Bien des facteurs ne dépendent pas de nous dans notre situation actuelle, mais relèvent du contexte socio-culturel et ecclésial, du contexte socio-religieux avec sa quête de sens et de valeurs. Mais ce contexte ne nous est pas extérieur ; il habite en nous, avec ses difficultés réelles et évidentes mais aussi avec ses chances, ses ressources offertes à notre espérance. Il offre le plus large écosystème avec lequel nous inter-agissons. Mais il y a des choix, des mises en place graduelles, des renoncements, des goûts de vivre et des décisions conséquentes, qui relèvent de nous.

Mes dix aphorismes sont peut-être un peu brutaux dans leur expression concise, mais je ne m'en excuse pas. La vie religieuse est trop importante, pour nous-mêmes mais aussi pour la vie de l'Église et de tant de gens, pour que nous nous contentions d'attendre la mort en regardant la télé dans nos chambres. Et les défis d'évangélisation et de communauté fraternelle sont trop urgents, stimulants et faits pour nous, religieux et religieuses, pour que nous nous contentions de parler seulement du passé glorieux, de l'avenir absent ou des coûts financiers de nos restructurations et réameublissements.

1. Vouloir vivre

***Choisissez de vivre, et vous aurez un visage.
Autrement, votre défaitisme creusera votre propre tombe.***

Plusieurs disent que nous, religieux et religieuses, sommes une espèce en voie de disparition. C'est leur droit de penser ainsi et ce n'est pas sans fondement quand on nous observe. Mais, et cela est plus grave, plusieurs religieux et religieuses pensent ainsi, qu'ils le disent ou non, et agissent en sorte que cela de fait arrive. Ils et elles ne croient plus en la vie religieuse sinon seulement pour eux-mêmes et non pour d'autres ; ils et elles ont renoncé à transmettre la vie : « Nous sommes les derniers des Mohicans, entend-on, il faut se résigner à nos petites vies et bien organiser nos funérailles ». Ces propos sont tristes mais bien présents chez plusieurs, même si on les enrobe de regrets et de discours spiritualisants. Comme si une crise était la fin du monde, comme si toute perte sonnait le glas, alors que l'histoire humaine des individus et des groupes se construit et grandit à travers des transitions et transformations. Ce sentiment de désarroi est accentué par le fait que, pour la majorité des communautés religieuses au Québec, c'est leur première expérience de crise.

Il y a dans tout cela un défi de générativité, de parentalité, souvent mal assumé chez les religieuses et religieux : ceux et celles qui viendraient après nous ne sont pas comme nous, donc ne viendront pas ; ou nous préférons, carrément, qu'ils ne viennent pas car ils seraient source de transformations qui font peur. Mieux vaut mourir que de changer. Ce défaitisme et cette peur d'engendrer reflètent ceux qu'on trouve dans notre société et ils n'ont rien d'évangélique ou de sage. Mais nul ne peut échapper à la loi stricte de la vie : il n'y a pas d'avenir pour toute forme de vie sans que d'abord le goût de vivre soit présent, et la décision de vivre. Cela est de l'ordre des convictions, intimes, profondes, et demande une conversion pour accepter de vivre, autrement certes, mais accepter de vivre et de donner la vie. Aucune communauté n'est assurée de pérennité. L'histoire de la vie religieuse le montre bien : les deux tiers des communautés religieuses n'ont pas survécu à la crise du 16^e siècle, et les trois quarts à celle de la fin du 18^e siècle. Mais par-delà nos groupes immédiats, la vie religieuse, dans des formes adaptées, renouvelées ou nouvelles, est capable de renaître, comme elle a su déjà le faire. Cela relève du sens personnel de notre vocation.

2. Nouveaux projets

***Risque de nouvelles expériences, et vous serez en sécurité.
Autrement, votre repos sera terminal.***

Les communautés religieuses, c'est là leur génie, ont su au cours de l'histoire répondre aux nouveaux défis du contexte social et ecclésial : mettre en place des services aux plus pauvres, inventer des approches éducatives, se faire proche de ceux qui étaient loin, élaborer de nouvelles pratiques pastorales et développer une diversité de théologies et de spiritualités qui ont été sources de renouveau face aux impasses de la vie ecclésiale. Elles sont encore capables de le faire ; c'est leur rôle, que nous aimons qualifier de « prophétique ». Cela suppose de faire des choix dans nos investissements en personnes et en argent pour que la mission de la communauté demeure prioritaire et non périphérique et pour que ceux et celles qui s'engagent dans des projets nouveaux ou renouvelés soient au coeur des préoccupations et du soutien des responsables et des autres, et non pas mis en marge.

L'adaptation est condition de survie mais elle ne peut se faire sans risquer, sans perdre, sans échouer et recommencer, et sans un soutien ferme des autorités, qui soit plus que : « débrouillez-vous, on a d'autres affaires à régler ». La meilleure sécurité pour l'avenir n'est pas d'abord dans le repli craintif et la résignation, qui semble apporter un repos, une paix (qui n'est pas celle des béatitudes), mais dans de petits projets porteurs de sens et de service qui incarnent concrètement le sens missionnaire et communautaire d'une congrégation. Cela est très exigeant mais fécond. Il suffit parfois de peu, d'une graine de moutarde bien plantée et nourrie, pour redonner confiance et espérance, pour relancer. C'est du moins ce que l'Évangile nous rappelle.

3. Mobilité

***Restez en mouvement, et vous resterez vivants.
Autrement, vous serez changés en pierres***

La mobilité, une certaine itinérance, touche plusieurs aspects de notre vie religieuse (je parle ici de communautés apostoliques plutôt que contemplatives). Mobilité physique, des corps : pour les individus, les communautés, aller là où nous ne sommes pas ou quitter là où nous sommes ; aller là où les ressources manquent, quitter là où elles s'entassent et risquent de pourrir. Mobilité des ministères : oser s'engager dans un nouveau travail à 58 ans. Mobilité institutionnelle : le roulement dans les fonctions, savoir passer à d'autres les charges, éviter qu'un petit groupe n'accapare le pouvoir et le garde durant des décennies, ce qui est mortel. Mobilité des mentalités : savoir renouveler sa vision des choses, de la société, de soi-même. On se fixe souvent dans une époque, avec sa problématique et ses idées, que ce soit 1950 ou 1970 ou 1990 ; chacune a ses valeurs réelles, mais il faut accepter de voir et d'entendre ce qui advient, maintenant en 2002, et ses appels.

L'absence prolongée de ces quatre mobilités, dans une communauté locale, une province, toute une congrégation, affaiblit le sens de l'appartenance et de la mission et rend impossible de planifier de nouveaux projets. Chacun-e se concentre sur son travail et sa vie personnelle, qui lui donnent sens, et la disponibilité disparaît peu à peu. Tout changement produit la peur et l'insécurité ou devient presque irréalisable car les gens seront blessés. Tout est bloqué. Cette perte de la mobilité s'auto-reproduit ; ce serait là un phénomène à étudier davantage. Bref, pour nous, l'immobilisme est un processus suicidaire. J'en ai vu des manifestations bien attristantes. J'ai vu aussi que le contraire était possible mais demande du courage et une vie fraternelle soutenante.

4. Leadership

***Choisissez des leaders avec vision, et vous choisirez l'espérance.
Autrement, vous vous supprimerez vous-mêmes.***

Les responsables dans une communauté, à tous les niveaux, peuvent faire une vraie différence entre la survie minimale et la vitalité, entre la mort lente et la capacité d'une collectivité de croire en l'avenir et d'y travailler avec ténacité. Les leaders que nous choisissons disent l'image que nous avons, voulons avoir, de nous-mêmes : soit tournée vers l'avenir avec un réalisme confiant et créateur, ou retournée sur nos soucis immédiats et leur gestion, sans perspectives ni passion. Dans les moments de crise et de tournants à prendre, il est encore plus capital de mettre en place des responsables : qui aient une vision dynamique du charisme et de la pertinence de la communauté et non seulement des plans administratifs détaillés, même s'ils sont nécessaires ; qui aient aussi la capacité d'inspirer et de motiver les frères et soeurs, de transmettre leurs convictions, et non seulement de communiquer les nominations, assignations et plans de vente ; qui osent, avec leurs conseils, prendre des décisions et non seulement attendre que cela s'arrange ou se décompose tout seul ; qui soutiennent clairement les forces vives engagées dans la mission de la communauté et non seulement les membres plus retirés.

Les convictions des divers responsables, leur sens de l'espérance, marquent grandement tout le climat humain et religieux, tout l'atmosphère d'une communauté. Leur rôle ne suffit pas. S'ils et elles ne sont pas appuyés par des forces vives et une partie des forces de sagesse (non pas tout le monde), ces responsables vont se casser le nez ou les jambes, ou se brûler au froid des réactions. Mais, dans l'autre sens, si ceux et celles qui croient encore en la vie religieuse et au charisme de leur fondateur-trice ne sont pas soutenus par leurs responsables, le tout finira dans le découragement, la colère, l'amertume, avec bien des morts et blessés. Quand les deux volontés se rencontrent, c'est un moment de grâce, à ne pas manquer. L'alternative est de choisir des responsables qui vont strictement et honnêtement gérer la décroissance, mais cela va accentuer la perte de confiance en l'avenir et la décroissance elle-même. Processus auto-accelérateur là aussi, qui conduit parfois rapidement à une mort sûre.

5. Fonctionnement institutionnel

***Respectez vos institutions, et vous serez respectés.
Autrement, vous vous perdrez dans la jungle.***

En voyant la situation de nombreuses communautés, pleines de vitalité ou au contraire en déperdition, et en cherchant à mieux en comprendre les raisons, j'ai pu mieux apprécier l'importance du respect de nos institutions, de leur fonctionnement et procédures, de leurs divers équilibres des pouvoirs. Conseils, chapitres, rencontres, exercice et mobilité des fonctions, communication, au plan local, provincial, général : tout cela demande du temps, c'est fatigant, mais cela fait une différence. Ces processus sont indispensables à la santé communautaire et apostolique de la vie religieuse, à son identité et à sa croissance. Quand ils fonctionnent normalement, avec leur part de difficultés, souvent nous ne le voyons pas. Mais quand ils ne sont pas présents ou respectés, toujours des fruits viennent avec le temps : luttes intestines, factions, stagnation, décrochage, impasses, résignation, chiâlages, etc. Car il n'y a pas de lieux, de temps, de personnes, avec qui et où parler en vérité, discuter, décider, mettre en oeuvre. La confiance se perd, confiance en soi, aux autres, en l'avenir, en sa communauté elle-même. Et les problèmes s'accumulent, en créant ainsi de nouveaux. On se retrouve dans la jungle. « L'opposé du gouvernement, disait le fr. Timothy, n'est pas la liberté mais la paralysie » [\[3\]](#).

6. Confiance aux forces nouvelles

***Faites confiance aux jeunes, et vous croirez en l'avenir.
Autrement, vous finirez tout seuls.***

Des jeunes générations, i.e. en bas de 40 ans, iront dans les communautés, qu'elles soient anciennes ou nouvelles, où il y a d'autres jeunes. C'est assez simple et c'est bien normal. La question est alors de réussir à attirer au moins un petit noyau, qui en amènera d'autres. Et après les fréquentations, si ils et elles s'engagent avec nous, le défi de la suite est aussi grand. Ces forces nouvelles vont rester si elles se sentent chez elles chez nous, si cela devient pour elles leur chez nous. Cela met en jeu les tensions entre les générations, ici comme en société. C'est là pour moi un défi concret qui est majeur. Ces nouvelles générations viendront, verront et demeureront si leur sensibilité culturelle et spontanée trouve place et reconnaissance dans nos communautés. Cette sensibilité est attentive aux relations et à l'expressivité, elle cherche une vie communautaire consistante et joyeuse et une vie spirituelle nourrissante et explicite. Les générations des 50-60 ans ont leur propre sensibilité, ainsi que celles des aînés. Comme ces deux dernières sont majoritaires, leur culture est dominante et, sans mauvaise volonté, elle tend à se fermer face à d'autres styles (rencontre, prière, ministère, formation, expression de soi, gouvernement,...) et à y laisser peu de place réelle.

Nous voudrions, surtout la génération des baby-boomers, qui nous prenons pour des libérateurs, somme sûrs des progrès et choix qui sont nôtres et sommes facilement obsédés par les tâches, réduisant la mission au travail, que notre descendance nous ressemble. Cela n'arrivera pas, ou pas au degré voulu. L'accueil des nouvelles générations dépend beaucoup de la capacité d'ouverture des générations intermédiaires, qui ont le contrôle. Mais aussi, cette confiance aux forces nouvelles en pratique va s'exprimer en leur confiant des responsabilités : comité, animation, nouveaux projets, formation, pastorale des vocations, etc. Autrement, cela veut dire qu'on les considère comme des mineurs ou des étrangers. Ils et elles le sentent vite, alors que dans la société, à 30-40 ans, ce sont des adultes en pleine force.

7. Communication

***Parlez-vous les uns aux autres, et vous entendrez des voix nouvelles.
Autrement, vous serez réduits au silence.***

De quoi parlons-nous, entre nous, dans nos communautés ? De qui parlons-nous ? Pouvons-nous y trouver des occasions, des temps et lieux, où ce qui nous relie les uns aux autres, notre foi au Christ et notre mission commune, avec leurs grandeurs et misères, est nommé, exploré et approfondi ? où ce qui nous habite comme sujet personnel, des joies et lourdeurs quotidiennes à notre itinéraire humain et religieux, avec ses désirs, ses dérives et ses passages, est identifié, partagé et éclairé ? Notre vie communautaire est plus qu'une résidence bien organisée avec des compagnons ou compagnes plus ou moins agréables et intéressants, à apprécier ou endurer. Certes, elle a besoin d'espace où chacun-e puisse respirer et de silence pour se retrouver et faire ce que l'on a à faire. Elle a aussi besoin de paroles sur la gestion pratique de notre vie commune, pour qu'elle soit supportable et supportante et portée par l'ensemble des membres.

Mais aujourd'hui, cette vie communautaire est en grand besoin de paroles qui viennent du dedans, qui disent notre histoire personnelle et celle de notre communauté, à la lumière des Écritures et de nos textes fondateurs. « Une communauté religieuse doit être davantage qu'un endroit où prendre nos repas, dire quelques prières et rentrer dormir tous les soirs. C'est un lieu de mort et de résurrection, où nous nous aidons réciproquement à nous faire nouveaux » [\[4\]](#). Nous ne pouvons nous contenter de

vivre sur l'erre d'aller, comme il suffisait en contexte de chrétienté, en présupposant que notre mission est déjà claire, que les défis actuels sont déjà identifiés ou ne nous touchent pas, que chacun-e est déjà croyant-e, que notre spiritualité est déjà connue. Si cette communication de nos espoirs et de nos soucis, de nos crises et de nos découvertes, de nos inquiétudes et joies profondes, ne peut trouver temps et lieu dans notre vie communautaire, pourquoi alors vivre ensemble ? Cette dimension me semble une condition incontournable pour que viennent et demeurent de nouvelles générations dans nos communautés.

Et qui dit parole dit écoute. Peut-être, en écoutant, changerons-nous notre regard sur tel frère ou soeur et découvrirons-nous qu'il ou elle est une vraie personne, avec un trajet de vie et des convictions intimes ; cela nous aidera, sinon à être d'accord, du moins à mieux comprendre. Qui dit parole et écoute et échange, dans la vie communautaire, dit aussi le pardon reçu et donné. Sans quoi, nos communautés ne sont pas des fraternités évangéliques. Nous avons beaucoup à explorer et inventer dans ce domaine.

8. Tradition et changement

***Faites-vous un trésor avec du neuf et du vieux, et vous serez actuels.
Autrement, vous sombrerez dans l'anonymat.***

En regardant des communautés qui ont du dynamisme, qui attirent des vocations, et où règne une certaine confiance en l'avenir, un point a attiré mon attention : habituellement, ce sont des communautés qui savent mélanger l'ancien et le nouveau, qu'elles soient elles-mêmes anciennes ou nouvelles. Des traditions sont gardées, des signes d'une histoire, mais en même temps des nouvelles approches sont utilisées et intégrées, des formes de communication et de gouvernement sont modifiées. Ces communautés sont rarement de pures reconstructions du passé, sans apport provenant de la culture actuelle, ou une pure nouveauté inédite, collée sur l'aujourd'hui, sans intégration d'éléments traditionnels. Quand c'est le cas, elles risquent rapidement de se refermer, de devenir sectaires, et de ne pas garder longtemps leurs membres. Ou d'aboutir à un éclatement, comme on l'a vu avec le modèle libéral du chacun pour soi, et on se parle de temps en temps, ou à l'implosion comme on l'a vu dans de nouvelles communautés très contrôlées.

Une communauté n'est pas une organisation d'abord centrée sur des individus et des tâches. « Chaque Congrégation religieuse est différente, offrant une niche écologique différente, en vue d'une étrange façon d'être un être humain.... Chaque Congrégation a ses propres exigences, ses propres besoins écologiques, son identité propre. » [\[5\]](#) Son identité se reconnaît dans ses récits, ses témoins, ses symboles, ses rituels, qui lui donnent son visage bien à elle. Elle a une personnalité. Elle ne peut être non plus une pure création sortie de la tête de quelques uns, un plan à appliquer rigidement, sans place pour des personnes avec leurs vie personnelle unique, leurs crises et leurs peurs, leurs blessures et leurs dons. Nous avons parfois depuis trente ans valorisé en fait deux modèles : le style néo-libéral professionnel, dans lequel chacun s'arrange, les services communs sont fournis, et les traditions prennent le bord ; ou les nouveaux groupes, où les schémas stricts respectent peu l'imprévu de la vie. Nous avons à retrouver un équilibre, un mélange de vieux et de neuf, qui sauve de l'anonymat et qui est signe de santé, car il indique une attention à la fois aux mouvements du contexte et des personnes et aux fondements qui nous enracinent dans une histoire.

9. Quête spirituelle

***Cherchez Dieu de tout votre être, et Dieu vous trouvera.
Autrement, vous perdrez tout.***

Nous ne pouvons vivre et grandir sans lumière et sans eau, sans la lumière du Christ vivant et l'eau vive de son Esprit. À la source de toute vie religieuse, il y a la quête du visage de Dieu, quête personnelle, partagée avec d'autres et vécue selon une voie particulière qui accentue tel aspect de l'icône du Christ : le charisme de la communauté. Ce charisme, qui se déploie en mission, repose sur une spiritualité, sans quoi il ne peut se renouveler et être source de vie pour d'autres. Les fonctions et ministères qui occupent nos vies sont importants mais se veulent des mises en oeuvre de ce charisme, des témoignages de cette spiritualité fondatrice.

Aujourd'hui, et c'est là une grande chance, bien des gens, et parmi les jeunes générations, sont en quête de vie spirituelle, d'un chemin qui offre sagesse et mode de vie pour accueillir le Dieu vivant dans leur existence. Si une icône du Christ, et non pas quelque dévotion plus temporaire et limitée, n'est pas au coeur du projet personnel et communautaire de vie religieuse, celle-ci mérite-t-elle de continuer ou qu'aura-t-elle à apporter à l'Église et au monde ? Nous serons alors des morts vivants, des fantômes. Se tourner vers la lumière et l'eau vive n'est pas seulement une condition d'avenir. C'est le coeur même de notre existence et de notre identité profonde, comme signes de la suite du Christ, comme témoins de la bonté de Dieu [6]. Et pour que le mystère pascal irrigue notre vie personnelle et communautaire, rien ne peut remplacer la prière commune, geste dont la gratuité même est source de grâce.

10. Famille spirituelle

***Partez en famille élargie, et vous serez féconds.
Autrement, votre mourrez dans votre coquille.***

Aujourd'hui, un trait caractéristique des communautés nouvelles est de former une famille spirituelle élargie, avec des religieux et religieuses, des laïcs, célibataires ou couples, parfois des prêtres. Une famille qui inclut diverses formes de vie, diverses façons d'appartenir à une même communauté, de porter son charisme et de vivre de sa spiritualité. On trouvait cela aussi dans des Ordres plus anciens, par les Tiers-Ordres. Les communautés ni nouvelles ni anciennes, fondées entre le 16^e et le 19^e siècle, ont commencé de développer ces appartenances par des réseaux d'associés, de partenaires, d'amis. Cela reflète bien le sens ecclésial que Vatican II a promu : une Église qui est Peuple de Dieu, avec une diversité dans sa composition et ses ministères, où chacun-e, selon sa vocation propre, participe de la communion et de la mission du Christ vivant. Cet acquis de Vatican II est à intégrer comme condition d'avenir. Une communauté isolée, qui n'aurait strictement que des frères ou soeurs, sans autres liens, aura moins de chances de s'épanouir et de répondre aux défis actuels. Il s'agit de former un macro-système qui comporte plusieurs micro-systèmes et constitue ainsi un tout vivant et mouvant, s'enrichissant de ces apports variés et évitant la stagnation et l'enfermement sur soi.

Entre les idoles et le Dieu vivant

L'histoire des communautés religieuses, comme de bien des espèces, montre une chose : il n'y a pas de destin, de fatalité, sauf celles que nous construisons nous-mêmes et qu'ensuite nous vénérons. En langage chrétien, cela s'appelle des idoles. « On ne peut rien faire, il n'y a pas d'avenir pour notre espèce, etc. » : si nous acceptons ces clichés, porteurs de mort car l'idole est mortifère et non donneuse de vie, nous ne serons pas fidèles à notre vocation dans l'Église. L'espérance n'est pas

de croire que cela reviendra comme avant : le milieu où vit l'écosystème n'est plus le même. Ni de croire que les relances et nouvelles pousses seront complètement différentes d'aujourd'hui. L'histoire de la vie religieuse est faite de continuités et de ruptures, d'effondrements et de renouveaux, certains bien plus dramatiques que ceux des 35 dernières années ; on n'a qu'à penser à ceux du 14^e siècle, au moment de la peste, ou de la fin du 18^e siècle, quand la majorité des religieuses et religieux a quitté, de gré ou de force. L'histoire est faite de risques, d'échecs instructifs et de succès parfois indifférents, de morts et de naissances surprenantes, car notre histoire, rendue en 2002, est celle d'êtres vivants, fragiles mais remarquablement entêtés à vivre, quand nous nous y mettons. Cet héritage est le nôtre, à mieux connaître et apprécier.

Nous ne sommes ni les premiers ni les derniers religieux. Il serait bien prétentieux de le croire. Nous sommes en communion, dans le temps, avec ceux et celles qui nous ont précédés, et dans l'espace, avec ceux et celles des autres continents qui vivent une croissance. Mais personne ne peut espérer, croire et aimer à notre place, ici, aujourd'hui. Entre les idoles du marché, qui veulent nous consommer et nous réduire au non-sens, et le Dieu vivant de l'univers, qui offre la vie en abondance, quand le désir demeure ouvert, nous avons des choix à faire. Nous avons à retourner marcher en forêt pour réapprendre la beauté et la bonté du don de Dieu, confié en nos mains. Ces mains sont capables de recevoir, de donner et de construire, même un présent et un avenir.

[1] Timothy RADCLIFFE, « *Je vous appelle amis* », Paris, La Croix / Les Éditions du Cerf, 2000, p.265.

[2] Timothy RADCLIFFE, « La vocation religieuse aujourd'hui. Laisser derrière soi les signes habituels d'identité », *Documentation Catholique* no 2148, 17 novembre 1996, p. 992.

[3] Timothy RADCLIFFE, « Liberté dominicaine et responsabilité. Vers une spiritualité du gouvernement », *I.D.I.* no 353, juillet-août 1997, p.137.

[4] « *Je vous appelle amis* », p.264-265.

[5] « La vocation religieuse aujourd'hui », p. 996.

[6] Cf. Jean-Marie R. TILLARD, *Je crois en dépit de tout*, Paris, Éditions du Cerf, 2001, p. 36.